

voz' galerie

REVUE DE PRESSE

JEAN-MARC DUGAS

présentée par la VOZ'GALERIE

Bali

Rencontres colorisées

PORTFOLIO | JEAN-MARC DUGAS / PICTURETANK

Ce photographe a travaillé avec les artistes du village d'Ubud pour immortaliser des scènes actuelles dans des teintes surannées



❑ Près du village d'Ubud (centre de l'île), un récupérateur échange de vieux objets métalliques contre des jouets bon marché faits en Chine.

❑ L'hindouisme est la religion majoritaire des 3,8 millions de Balinais. Une exception en Indonésie, le plus grand pays musulman du monde. Ici, l'offrande aux dieux de la source.



❑ Contre les oiseaux voleurs de riz, cet homme fait tinter des graviers dans une canette de soda, juste avant la moisson.

❑ L'agent de police a beau être en ciment, ce vendeur ambulancier n'est pas rassuré. La corruption est endémique dans le pays.



Jean-Marc Dugas

Ce photographe français a une passion : les procédés de tirage non argentiques. Charbon, platine, gomme bichromatée ou virage à l'or : ces techniques tombées en désuétude se distinguent par l'élégance de leur rendu. Avec ses sténopés et ses chambres d'un autre âge, Jean-Marc Dugas a d'abord sillonné les sentiers des Cévennes. Il s'est ensuite aventuré dans le vaste monde, de Londres à Bali, du Bénin au Tibet. A Bali, il a demandé à des artistes locaux de colorier ses tirages noir et blanc. Pour lui, la photographie est ainsi devenue cérémonie enchantée.
> Sur le Web : jmdugas.net



❑ Comme tous les jeux d'argent, les combats de coqs sont interdits. Sauf en cas de cérémonie religieuse. Or, à Bali, il n'est pas de jour sans cérémonie...

❑ Un travailleur immigré javanais nettoie la plage devant le temple marin de Tanah Lot (sud de l'île).

LE BALI DES ESPRITS

De temples en cérémonies, Jean-Marc Dugas révèle l'invisible. Une spiritualité joyeuse, empreinte d'hindouisme, religion majoritaire de l'île dans une Indonésie musulmane.

PHOTOS DE JEAN-MARC DUGAS

TEXTE D'ELISABETH D. INANDIAK



Tanah Lot

Cet homme qui ratisse les débris de la plage devant le temple marin de Tanah Lot est un travailleur immigré javanais. Sait-il seulement que ce temple a été construit par l'un de ses ancêtres, Sanghyang Nirartha, parmi les

derniers grands prêtres de l'empire hindou-bouddhiste de Majapahit, à l'est de Java ? Un empire anéanti, au XVI^e siècle, par un autre royaume javanais converti à l'islam. On raconte qu'alors une partie de l'aristocratie et du clergé franchit le détroit et s'enfuit à Bali, emportant avec elle des centaines de manuscrits, certains remontant au IX^e siècle : poèmes, traités savants de philosophie et

de mystique, fragments des grandes épopées indiennes revisités par ce peuple impérialiste. De siècle en siècle, les lettrés balinais ont soigneusement recopié ces manuscrits sur des feuilles de palmier, sauvant de l'oubli des pans entiers de la littérature javanaise préislamique.



POUR LES INSULAIRES, LE RIZ EST UN DON DIVIN

Rizières

Jadis, les Balinais n'avaient pour nourriture que du jus de canne à sucre. Vishnu, deuxième dieu de la triade hindoue et seigneur des eaux souterraines, fômiqua avec la terre à son insu. C'est de ce viol que naquit le riz. La femme de Vishnu prit le nom de Sri Devi, déesse de l'agriculture, et le riz

devint la substance même du corps et de l'âme des Balinais. Depuis, à tous les stades de sa croissance, la céréale est l'objet de soins constants exprimés par d'abondantes offrandes et de savants rituels : autel de rizière, grenier familial et même cérémonies aux grands temples des lacs donateurs d'eau. Au bout de trois mois, lorsque apparaissent les graines, on dit que la rizière est «enceinte». L'effigie d'une femme en feuilles de palmier, pourvue de testicules, lui est alors présentée afin de stimuler sa gros-

sesse. Des battues de rats sont organisées la nuit ; les rongeurs attrapés auront droit comme les hommes à une cérémonie de crémation. Si des gerbes de riz sont dérobées avant la moisson, plutôt que de blâmer le voleur, on procédera à des offrandes de nourriture. Ainsi, si le gremlin revient sur le lieu du délit, il s'en gavera et épargnera le don divin.



LE TEMPLE DE **TIRTA EMPUL** ABRITE UN ÉLIXIR D'IMMORTALITÉ

Tirta Empul

La religion balinaise est avant tout celle de l'eau. Son nom originel, «religion des eaux lustrales», reflète le rôle vital des nappes d'irrigation et des multiples fluides purificateurs aux fonctions magiques très codifiées. Le Balinais qui enfreint les règles communautaires peut perdre le droit d'accès à l'eau sacrée du tem-

ple. Pour lui, c'est le pire des châtiments : il est comme mort. En balinais, l'eau ordinaire se dit yeh, l'eau sacrée, toya ou tirta. Dans les temps d'avant le Temps, alors que le majestueux volcan Agung venait juste d'émerger du néant, un démon dénommé Maya Danawa, jaloux des dieux, empêchait les hommes de leur faire des offrandes. Les dieux s'allièrent pour le tuer, mais Maya Danawa les entraîna vers une source empoisonnée. Tous s'y désaltèrent et moururent. Tous, sauf Indra. L'ancien «roi des dieux»

indien frappa le sol, en fit jaillir l'élixir d'immortalité, amrita, et ressuscita les autres divinités. Ce liquide prodigieux se trouve dans le temple de Tirta Empul, où cette photo a été prise, le jour de l'anniversaire du sanctuaire, à 5 heures du matin.



LES DANSEUSES ENSORCELLENT LE DÉMON DE NUSA PENIDA

Danse rejang

Toutes les danses à Bali ont pour vocation de relier l'homme exilé dans sa chair aux forces invisibles et sont, de ce fait, une offrande. Ces danseuses de rejang ne se produisent que les nuits de pleine lune ou de lune noire afin de guider les ancêtres dans leur descente du ciel. Leur don, c'est leur

corps, dont les mouvements, d'une lenteur onirique, semblent ne jamais commencer ni finir. Toutes ont appris à évoluer par mimétisme depuis qu'elles sont toutes petites. Elles n'expriment rien, elles laissent la danse danser en elles et charmer le démon Jero Gede Macaling qui séjourne sur l'île de Nusa Penida. Celui-ci ne pense plus alors à répandre sécheresse, famine et peste sur le sud-est de Bali et il en oublie d'attaquer le village comme il le fait d'ordinaire, entre le sixième et le neuvième mois du calendrier

balinais. L'orchestre de gamelan n'est pas là pour illustrer la danse, ni la danse pour mimer la musique. L'une et l'autre se déplacent dans deux plans cosmiques différents mais indissociables. Comme deux amants que tout sépare, sauf le coït.



Fête de Tumpek Landep

C'est aujourd'hui la fête des forgerons et de tous les outils en métal. Même les bétonnières sont en congé. Cette famille de forgerons s'apprête, dans le petit matin, à partir en «pique-nique» au temple. Les offrandes, après leur consécration, seront mangées par les fidèles. Les forgerons, bien qu'appartenant aux castes inférieures, sont craints et respectés : ils sont les maîtres du fer et du feu. Ils fabriquent les kriss, ces poignards qui peuvent rendre fou ou remonter le temps. Un brahmane, d'origine noble, doit s'adresser en haut balinais à un forgeron muni de ses outils.

QUAND LA PHOTOGRAPHIE DEVIENT CÉRÉMONIE

Les prises de vues à la chambre hobo, colorisées par des artistes balinais, relèvent du rituel.

Pour Jean-Marc Dugas, l'enchantement commence par un souvenir de pacotille, rapporté de Bali par des amis : une miniature dessinée en noir et blanc puis colorisée par quelque artisan local. Vient alors à Jean-Marc l'idée de partir travailler avec ces artisans balinais sur des tirages noir et blanc qu'il réalisera sur cette île du paradis. Il emporte avec lui sa chambre hobo dont il ne se sépare pas depuis dix ans. Les hobos, en Amérique, étaient ces travailleurs saisonniers qui grimpaient dans les trains clandestinement, prolétaires bohèmes qui ont donné leur nom à ce procédé photographique, alternatif à la grande industrie. Le négatif utilisé est aussi grand que le tirage final. L'appareil est immense, très encombrant. Impossible donc de voler une image. La photographie s'éloigne du rapt et redevient cérémonie.

Jean-Marc s'installe à Ubud, le village des artistes au centre de l'île. Il fait courir le bruit qu'il recherche, non pas de grands peintres modernes, mais des artisans. Pendant que la rumeur suit son cours, il se laisse gagner par la bonhomie joyeuse des Balinais et la densité de l'invisible qui ordonne chacun de leurs gestes. Il sent la mort partout, vivante, non pas comme une masse sombre, mais comme un souffle transparent. Il s'enferme alors dans la salle de bains de sa chambre d'hôtel qu'il a aveuglée pour en faire un labo photo et développe ses négatifs.

Les deux premières semaines, tous ses tirages sont ratés, les artisans ne parviennent pas à les peindre. Il fait trop chaud dans la salle de bains, plus de 30 °C.

Un soir, saisi par l'inspiration, il offre une poignée de riz, une cigarette au clou de girofle et un bâton d'encens à Saraswati, la déesse du savoir et des arts à laquelle les écolières sacrifient chaque jour une fleur. Le lendemain, un artisan lui apporte le premier tirage peint à merveille. Les rizières y sont bleues. Jean-Marc s'étonne. Ses instructions étaient claires : «Faites la réalité.» Lentement, il comprend qu'à Bali, les rizières inondées sont bleues car elles s'offrent en miroir au ciel. Et quand les pousses grandissent et verdissent, la rizière demeure azur dans le regard des habitants.

Un jour, Jean-Marc rencontre monsieur Oka, un brahmane sculpteur de masques. A la vue de sa chambre hobo, monsieur Oka lui dit : «Elle est belle, mais il faudrait faire des sculptures sur le cadre.» Le photographe revient le lendemain avec une pièce de teck et passe commande d'un nouveau cadre. Lorsque le sculpteur le lui rend savamment ouvragé, il lui dit : «Finalement, ton appareil, c'est comme un masque ; juste une boîte vide. Il écarquille les yeux mais ses yeux sont aveugles. Ce sont les yeux que tu mets dans la boîte qui éclairent son regard.»



A Ubud, devant le temple de Saraswati, Jean-Marc Dugas avec le peintre I Nyoman Ngertu et le premier appareil photo balinais.

Un jour, Jean-Marc rencontre monsieur Oka, un brahmane sculpteur de masques. A la vue de sa chambre hobo, monsieur Oka lui dit : «Elle est belle, mais il faudrait faire des sculptures sur le cadre.» Le photographe revient le lendemain avec une pièce de teck et passe commande d'un nouveau cadre. Lorsque le sculpteur le lui rend savamment ouvragé, il lui dit : «Finalement, ton appareil, c'est comme un masque ; juste une boîte vide. Il écarquille les yeux mais ses yeux sont aveugles. Ce sont les yeux que tu mets dans la boîte qui éclairent son regard.»

Elisabeth D. Inandiak

BALI

Terre d'offrandes

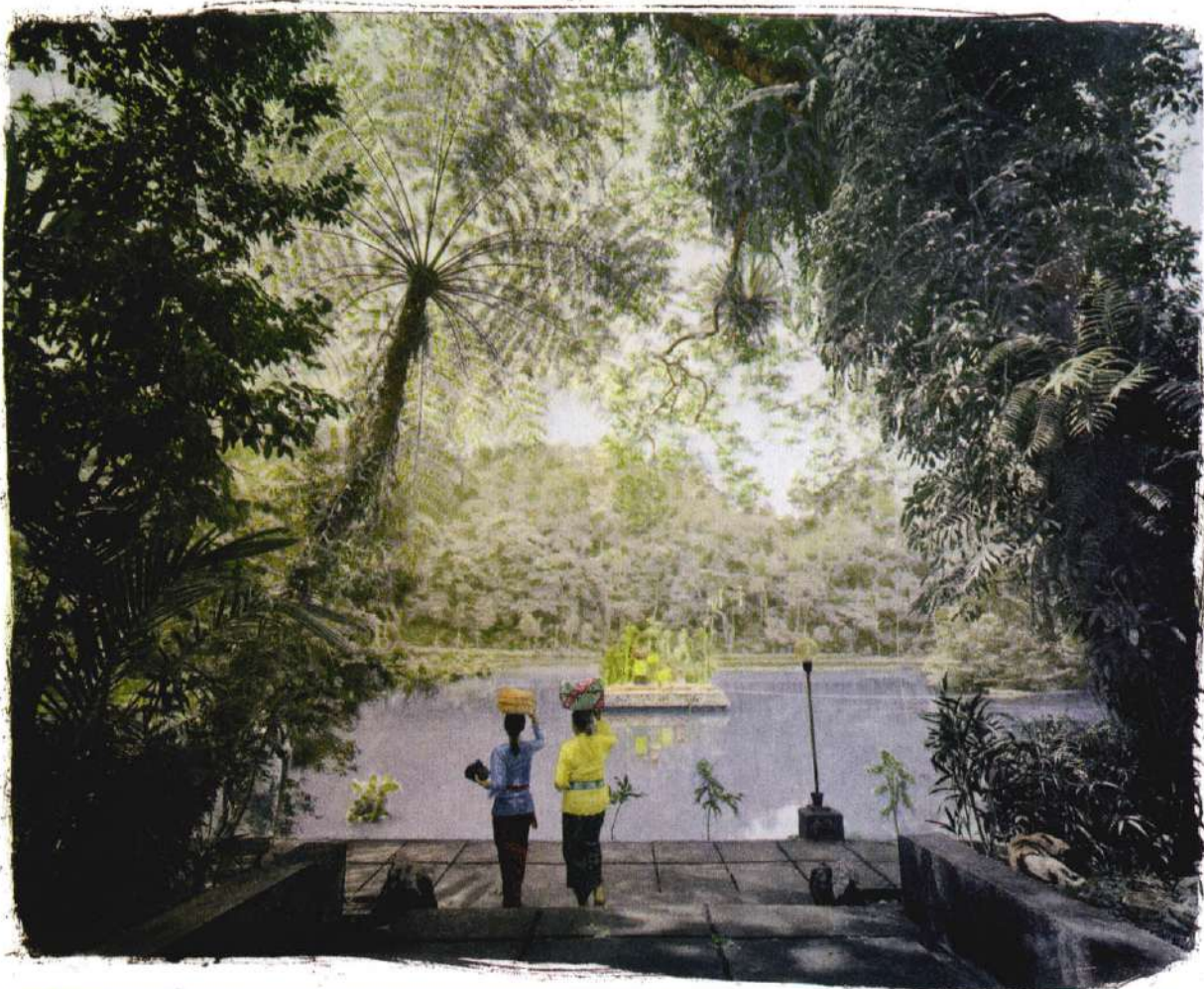
Avec les photos et les mots
de Jean-Marc Dugas

Depuis une douzaine d'années, Jean-Marc Dugas sillonne l'île indonésienne à moto. Loin des plages touristiques de Kuta, il traque la vraie Bali, celle des montagnes, des villages, des temples, et surtout celle des hommes et des femmes, rencontrés au hasard des chemins.

Le photographe a tissé des liens d'amitié avec le peuple balinais, qui lui ouvre volontiers les portes de ses temples. Convié aux prières quotidiennes comme aux grandes cérémonies, Jean-Marc Dugas a appris les usages et les règles de politesse balinais. Lorsqu'il est sur place, quelques mois par an, il porte des tenues traditionnelles aux couleurs adaptées à chaque circonstance. Même son appareil, une grande chambre photographique sur pied, a été sculpté et doré par un artiste balinais.

Les photographies, elles, sont tirées au soleil de Bali avec un procédé au platine, non polluant, puis coloriées par des peintres de l'île. Ce « Carnet de rencontres à Bali »

(Jean-Marc Dugas/PictureTank) a été colorié par les artistes I Nyoman Ngertu, I Made Sudeja et Ida Bagus Putra Wiradnyana.



JEAN-MARC DUGAS

« Ces photographies ont été prises à deux extrémités de l'île. En haut, nous sommes dans le Nord, en bas, dans le Sud. Il faut savoir que les Balinais sont très casaniers. Pourtant le peintre balinais qui a colorié la photographie du port de Benoa m'a dit qu'il voulait "raconter des histoires qui le font voyager". »

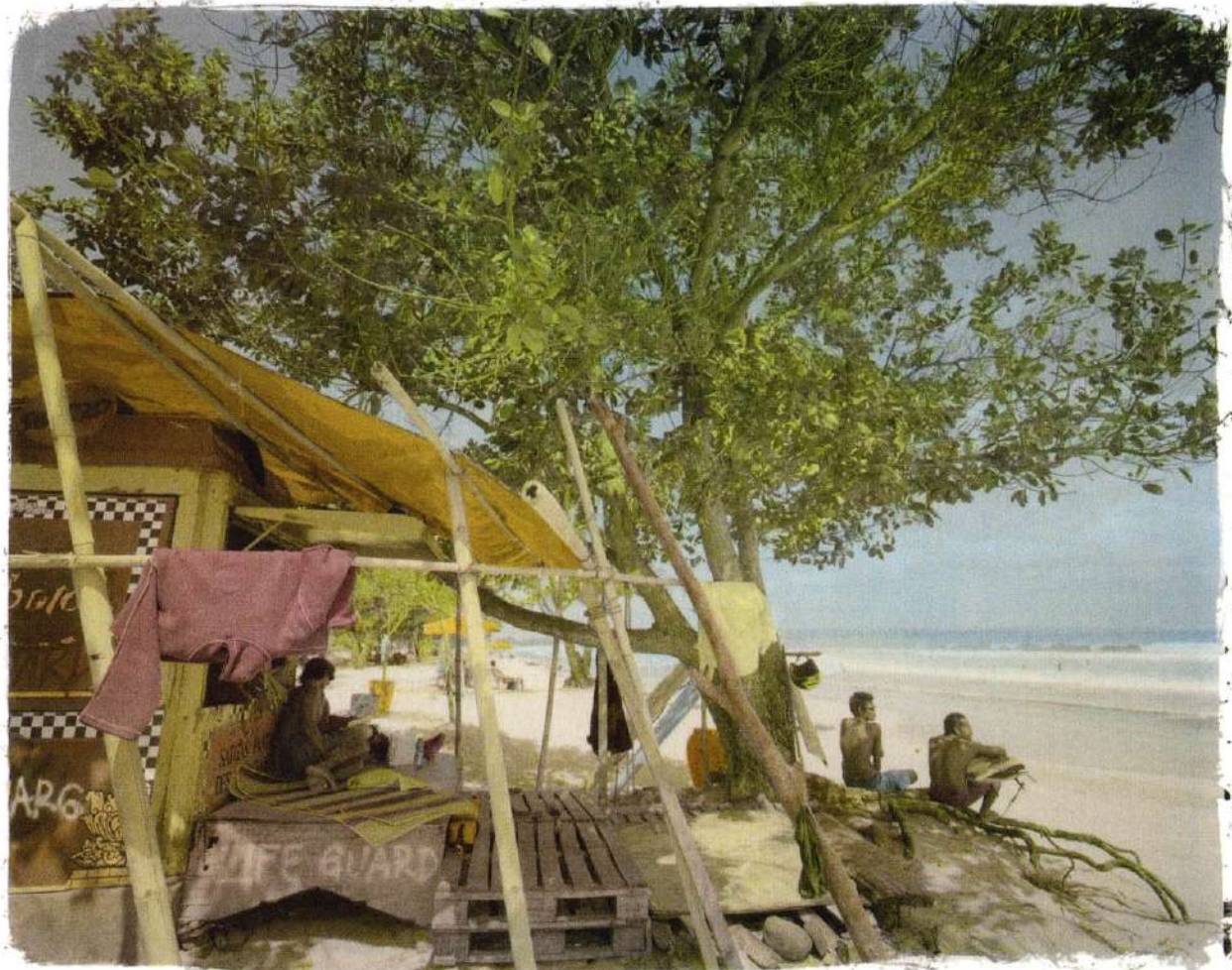
*En haut. Dans l'enceinte du temple de Batukaru.
En bas. Port de Benoa.*





JEAN-MARC DUGAS

« À Bali, l'eau a une très grande importance, symbolique. Cette femme, venue faire offrande aux dieux de la source, effectue le geste typique de prière balinaise, une fleur de frangipanier coincée entre les doigts. Sur la photo du bas, en revanche, nous sommes face à la mer, tant redoutée par les Balinaise. Elle est le siège des démons. Jamais vous ne verrez un Balinaise se baigner. »



En haut. Offrande aux dieux de la source.
En bas. Sur la plage de Kuta, les maîtres nageurs à l'affût.



JEAN-MARC DUGAS

« À Bali, située près de l'Équateur, le soleil se lève toujours vers 6 heures et se couche vers 18 heures. La photo du bas est un clin d'œil à un ami galeriste balinaï, qui m'a dit, un jour: "Si on se lève tôt, on voit un autre Bali. La Golden Hour est l'heure la plus belle." Entre 5 h 30 et 8 h 30, la vie est trépidante sur l'île, les Balinaï remplissent leurs obligations quotidiennes. »

En haut. Temple Ulun Danu Bratan, le temple de la déesse du lac.
En bas. Lever de soleil dans les rizières.





JEAN-MARC DUGAS

« Ces photos ont été prises durant une cérémonie de l'Odalan [qui célèbre, tous les 210 jours, l'anniversaire d'un temple, ndr]. Les hommes portent un sarong (étoffe), recouvert d'un saput, qui est de couleur jaune les jours d'Odalan. Ils ont également une ceinture blanche, qui sépare le côté impur du corps du côté pur. Les femmes sont vêtues aux couleurs de leur banjar (communauté). »



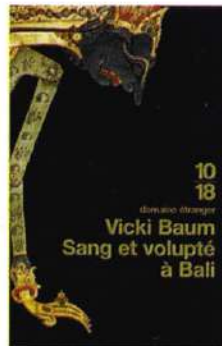
En haut. Temple de Tanah Lot, sanctuaire dédié aux puissances de la mer. En bas. Arrivée d'un couple de Barongs (protecteurs du village) dans le temple de Mas.

« Dans leurs yeux, la rizière est bleue »

Jean-Marc Dugas

Nichée en Indonésie, dans l'extrême est de l'océan Indien, Bali compte plus de trois millions d'habitants. Connue pour sa nature luxuriante, ses plages de rêve, la richesse de sa culture, l'île fascine. Jean-Marc Dugas, lui, s'éloigne des centres touristiques, à la découverte des temples et de la vie quotidienne des Balinais.

ROMAN L'ÎLE DES TENTATIONS



J'avais 17 ans lorsque mon frère aîné est tombé malade. Il était atteint d'une leucémie et je l'accompagnais lors de ses séances de rayons à l'hôpital Saint-Louis, à Paris. C'était pour lui des moments très douloureux et, à la sortie, pour nous changer les idées, nous allions chez un copain. Celui-ci revenait d'un voyage à Bali et cela nous faisait rêver. Nous nous étions promis qu'une fois tout cela terminé nous irions là-bas. Mais mon frère est mort...

Vingt ans plus tard, des amis m'ont rapporté de Bali une miniature, comme il s'en produit à la chaîne chez les petits artisans de l'île. Je me suis aperçu que c'était un dessin à l'encre de Chine, réalisé en noir et blanc, puis colorié. À l'époque, j'explorais déjà la photographie coloriée. J'ai décidé de partir à Bali pour tenter l'expérience : prendre des photos, faire des tirages en noir et blanc et les confier à quelques artistes locaux, en leur demandant de peindre leur réalité. C'est ce qui m'intéresse : mélanger nos réalités. La mienne par la prise de vues, la leur par la mise en couleur. Il m'est arrivé un jour de photographier une rizière. Le peintre me l'a rendue avec des herbes bleues. Sur le moment, je n'ai pas compris. Lui m'assurait pourtant que c'était bien la réalité. Quelque temps plus tard, je suis allé dans un grand musée de peinture balinaise et là, surprise, les rizières étaient bleues ! C'est devenu évident : pour les Balinais, le bleu est une couleur sacrée et la rizière une mère nourricière... Dans leurs yeux, la rizière est bleue.

Pendant les trois premières semaines de mon séjour, rien ne fonctionnait comme je l'avais prévu. Mes tirages n'étaient pas bons, la formule de développement qui marchait en France avec une eau du robinet à 20 °C ne marchait plus à Bali avec une eau à 28 °C... Je ne parvenais pas à communiquer avec les peintres, qui ne saisissaient pas mon intention. J'étais découragé. Un soir, j'ai fait une belle offrande

EXTRAIT

Sang et volupté à Bali, de Vicki Baum (éd. 10/18), cité dans *Le Goût de Bali*, de Sébastien Ortiz (éd. Mercure de France).

« L'île continue à vivre d'après la loi ancienne, qui est restée la même. Les montagnes, les gorges, les rizières, les palmeraies sont restées les mêmes. Les hommes sont restés les mêmes. Ce sont les mêmes hommes qui reviennent sans cesse, la plupart d'entre eux sont gais, doux, oublieux, nous ne les comprendrons jamais tout à fait et nous ne pourrons jamais apprendre leur calme et leur douceur. Beaucoup d'entre eux sont des artistes, et ils ne cesseront jamais d'inventer de nouvelles musiques de gamelan, de sculpter de nouvelles figures en bois ou en pierre, de composer de nouvelles pièces de théâtre et de danser de nouvelles danses. Mais les dieux ne changent pas, et tant qu'ils trôneront dans les temples, dans chaque fleuve, chaque montagne et chaque champ, Bali ne saurait changer. »





À LIRE

Bali est une île de légendes et de contes transmis par une culture orale. Il n'existe donc pas vraiment de littérature écrite balinaise. En revanche, l'île fascine les Européens et nombreux sont les écrivains qui y ont trouvé l'inspiration.

Un barbare en Asie

D'Henri Michaux, éd. Gallimard, collection L'Imaginaire, 232 p., 7,90 €.
Publié en 1933, ce texte raconte un périple de huit mois pendant lequel le poète s'est arrêté à Bali. Son sens de l'observation, son ton précis et décalé font des impressions de Michaux sur Bali un régal.

Boroboudour: voyage à Java, Bali et autres îles

De Roger Vailland, Les éd. du Sonneur, 232 p.
Journaliste, écrivain, Roger Vailland (1907-68) était aussi un grand voyageur. Il se rend à Bali en 1950 dans une Indonésie qui vient de gagner son indépendance. On le sent fasciné par l'île, sa nature, bien sûr, mais aussi par ses femmes envoûtantes.

Sang et volupté à Bali

De Vicki Baum, éd. 10/18 (épuisé), 441 p.
Écrite en 1937, à partir des archives d'un médecin hollandais résident de l'île, cette saga raconte les dernières années d'autonomie du royaume de Bali jusqu'à la colonisation hollandaise, en 1906. Ses descriptions résonnent encore d'une grande actualité.

Le Goût de Bali

Éd. Mercure de France, 163 p., 5,50 €.
Préparée par Sébastien Ortiz, cette anthologie regroupe des textes d'écrivains mais aussi d'explorateurs, anthropologues, artistes ou voyageurs. Précieux.

MINIBIO Jean-Marc Dugas

Étudiant à l'école Louis-Lumière (Paris), Jean-Marc Dugas s'est passionné pour les procédés anciens de développement, qu'il utilise pour ses photos de Bali. « Ces procédés sont totalement désuets et non rentables mais extraordinaires d'un point de vue esthétique », assure-t-il. À sa sortie de l'école, en 1975, il se lance dans la photographie de publicité et travaille durant une vingtaine d'années pour la mode et la grande distribution. « Mais ce n'était pas ma vie, dit-il. J'avais une vocation d'artiste. » 1994 Il ferme son studio et part marcher six mois dans les Cévennes avec sa chienne et son appareil photo. Il commence ses expériences de photos coloriées puis découvre Bali. Aujourd'hui Il vit avec son épouse et ses filles (11, 7 et 5 ans) à Orsay. Il se consacre à son art. Voir ses photos sur : www.jmdugas.net

à Saraswati, la déesse des Arts et des Sciences, et je suis allé me coucher. Le lendemain, un peintre m'apportait la première photo coloriée réussie de ma collection. C'était il y a douze ans. Depuis, je passe chaque année quelques mois là-bas et je crée, à travers ces photos coloriées, ma propre encyclopédie de la religion et des traditions balinaises.

Au cœur de l'Indonésie, le plus grand pays musulman au monde,

Bali est restée entièrement hindouiste et continue à résister malgré les terribles attentats islamistes, en 2002 et 2005. À Bali, la religion est omniprésente : on y compte plus de temples que de maisons. Il y a au moins trois temples par village, un par maison et un pour chaque corporation. Chauffeurs de taxi, instituteurs... Personne n'est oublié ! Même les voleurs ont leur temple, bien caché dans la montagne. Les autels sont recouverts d'un tissu à carreaux noirs et blancs pour représenter la dualité de toute chose, le bien et le mal. Les Balinais font des offrandes aux dieux, bien sûr, mais aussi aux démons pour qu'ils se tiennent tranquilles. Ils prient beaucoup, avec un tas de petits rites, comme ce geste que je trouve assez beau : il s'agit de lancer un peu d'eau lustrale, l'équivalent de notre eau bénite, à l'aide d'un pétale de fleur. Quant aux offrandes, chacun y met un peu ce qu'il veut : du riz, des fleurs, des feuilles de bananier. Moi, j'ajoute toujours une *kretak*, une de ces cigarettes au clou de girofle que je fume là-bas. Je me dis que Saraswati doit les aimer autant que moi...

Les fêtes religieuses occupent une place considérable

dans la vie des Balinais. Pour un enfant, la première cérémonie a lieu à l'âge de 4 mois et 10 jours lorsqu'il doit poser le pied par terre pour la première fois. Ensuite, le limage de dents est une étape essentielle dans la vie spirituelle d'un Balinais. Il représente le passage à l'âge adulte, l'abandon des forces animales. Beaucoup de soin est apporté aux processions, aux décorations, aux tenues, aux masques... Les habitants sont capables de dépenser des sommes folles pour réussir une cérémonie et d'arrêter de travailler pour se consacrer à sa préparation. La crémation des morts compte beaucoup mais, pour éviter que les habitants ne se ruinent, les autorités religieuses les incitent à faire des crémations collectives. En attendant, on enterre les gens, puis on les déterre pour les brûler, souvent avec de grands cris de joie. Ce n'est pas un moment triste car les Balinais croient en la réincarnation et, surtout, ce qui est rarissime, ils pensent qu'elle peut s'opérer dans la même famille. Cela les soulage énormément. Pour eux, la mort n'est qu'un passage d'une vie à une autre. Le dernier jour de l'année, les Balinais fabriquent des *ogohs ogohs*, des effigies en carton-pâte sur des armatures en



bambou qui représentent le mal de l'année écoulée. Ils sont promenés en procession, battus et brûlés. Le lendemain, c'est le jour du silence. Personne ne sort ni ne touche aucun outil car il faut se préparer à la nouvelle année. Même l'aéroport international est fermé ! Ainsi, les démons qui pourraient passer au-dessus de l'île la trouveraient déserte et partiraient... Certaines danses servent aussi à éloigner les démons. Avant le début d'une grande cérémonie, les femmes du village font la danse *rejang* pour charmer les démons. Ce sont des pas extrêmement lents mais particulièrement beaux, cela peut durer une heure pendant laquelle les danseuses ne parcourent qu'une vingtaine de mètres jusqu'à l'entrée du temple.

La religion sert également de prétexte aux combats de coqs, l'une des grandes passions des Balinais. Il n'est pas rare de voir au bord d'une route des hommes qui massent leurs coqs pour les préparer à l'attaque. Bien sûr, en théorie, l'Indonésie musulmane refuse les jeux d'argent et interdit ces combats. Mais les Balinais expliquent que le sang versé est un sacrifice aux dieux, les combats de coqs sont donc autorisés lors des fêtes religieuses. Et comme il y en a tout le temps, les paris vont bon train ! J'y ai même déjà gagné 200 000 roupies (15 euros)... que j'ai reperdues aussitôt dans un autre round ! Bali est aussi le temple du business et de l'export. On y fabrique toutes sortes d'objets en bois, des souvenirs sioux vendus dans les réserves américaines, de l'art africain, des poteries africaines... C'est le tourisme qui fait vivre l'île, particulièrement à Kuta, l'ancienne plage hippie et le paradis des surfeurs. Bali est très surprenante. Tout le monde a la télévision, un téléphone portable, Internet, etc., mais la société est particulière, composée de liens sociaux très forts. Il n'existe aucune sécurité sociale, aucun droit de retraite, aucune indemnité de chômage. Tout repose sur le groupe, le *banjar*. C'est une famille très élargie, qui vit dans un regroupement de maisons ou dans une grande habitation. C'est assez beau parce que les enfants, tout comme les personnes âgées, sont pris en charge par le *banjar*. Pour les jeunes adultes, en revanche, le *banjar* peut être pesant car il est bien difficile d'y avoir de l'intimité...

Depuis douze ans, je vis cette rencontre avec le peuple balinais comme une passion. Je suis un Occidental, et donc extrêmement différent d'eux. Nous n'avons pas le même rapport au temps, à l'argent ou à l'amour. Malgré cela, nous pouvons partager beaucoup de choses. Et puis, ils ont toujours un sourire, une bonne humeur et une gentillesse que je n'ai jamais rencontrés ailleurs. Cela est-il dû à l'omniprésence de l'hindouisme au quotidien ? Je ne sais pas mais cela me fait réfléchir. Peut-être ont-ils raison ? En tout cas, cette vie tournée vers la spiritualité leur donne le sourire.

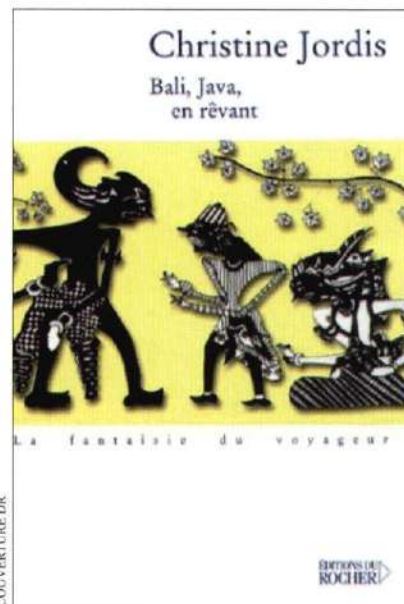
Tant de choses me troublent. Je pense à mon frère, à notre promesse non tenue et ma manière aujourd'hui de renouer avec lui en allant dans le pays de la réincarnation. Et puis, Saraswati, la déesse des Arts, est devenue mon amie. ■

Recueilli par Marie-Valentine Chaudon

EXTRAIT

Bali, Java, en rêvant, de Christine Jordis, éditions du Rocher, 227 p., 14,94 €.

«Les villageois ont eux revêtu leur tenue de fête. Blanc et or, couleur symbolique pour les hommes. Mauve, rose, violet, carmin, noir ou vert pour les femmes, qui portent sur la tête les grands paniers d'offrandes. (...) Les offrandes sont déposées sur les autels. Les femmes parlent et rient entre elles. Le gamelan se prépare, avec ses musiciens en sarongs rouges et vestes blanches qui mettent la dernière main à leur costume. La danse va commencer. En quelques minutes, on est ensorcelé.»



**À LIRE
BALI, JAVA
EN RÊVANT**

Voir extrait ci-dessus. Le carnet de voyage de Christine Jordis à travers les îles indonésiennes est passionnant. Elle raconte son propre parcours aussi bien géographique qu'intérieur. Le récit est agrémenté de nombreux détails culturels, anecdotes et descriptions enchanteresses. Une invitation au voyage et une porte ouverte sur un vaste imaginaire. ■ M.-V. Chaudon

BALI

ÉCHAPPÉES BELLES

SORTIR DES HÔTELS DE TOURISTES ET S'AVENTURER À L'INTÉRIEUR DES TERRES, ENTRE TEMPLES ET RIZIÈRES, C'EST DÉCOUVRIR LE VÉRITABLE VISAGE DE CETTE ÎLE « BÉNIE DES DIEUX ». ITINÉRAIRE AUTOUR D'UBUD, LE VILLAGE DES ARTISTES.

Par Charlotte Roudaut / Photos Jean-Marc Dugas



Vêtu du traditionnel sarong, un Balinaise pose devant un temple de Mengwi.

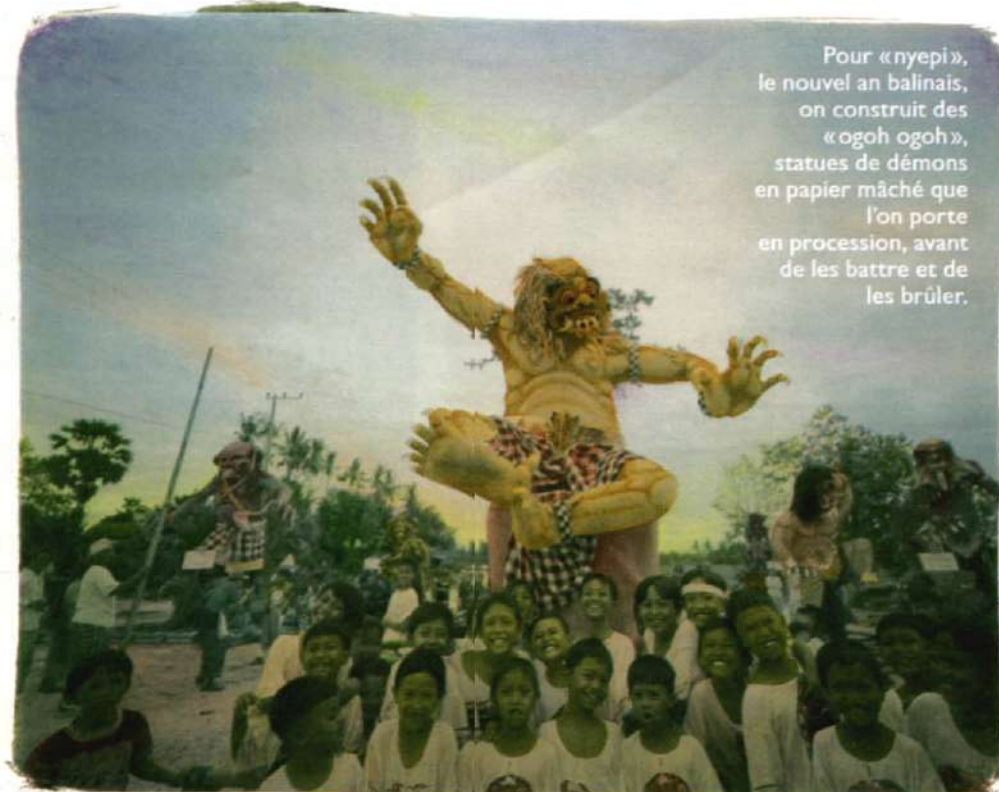


L'imposant temple marin de Tanah Lot, le « Mont-Saint-Michel balinaise », avec sa magnifique plage, l'une des mieux entretenues de l'île. La preuve...

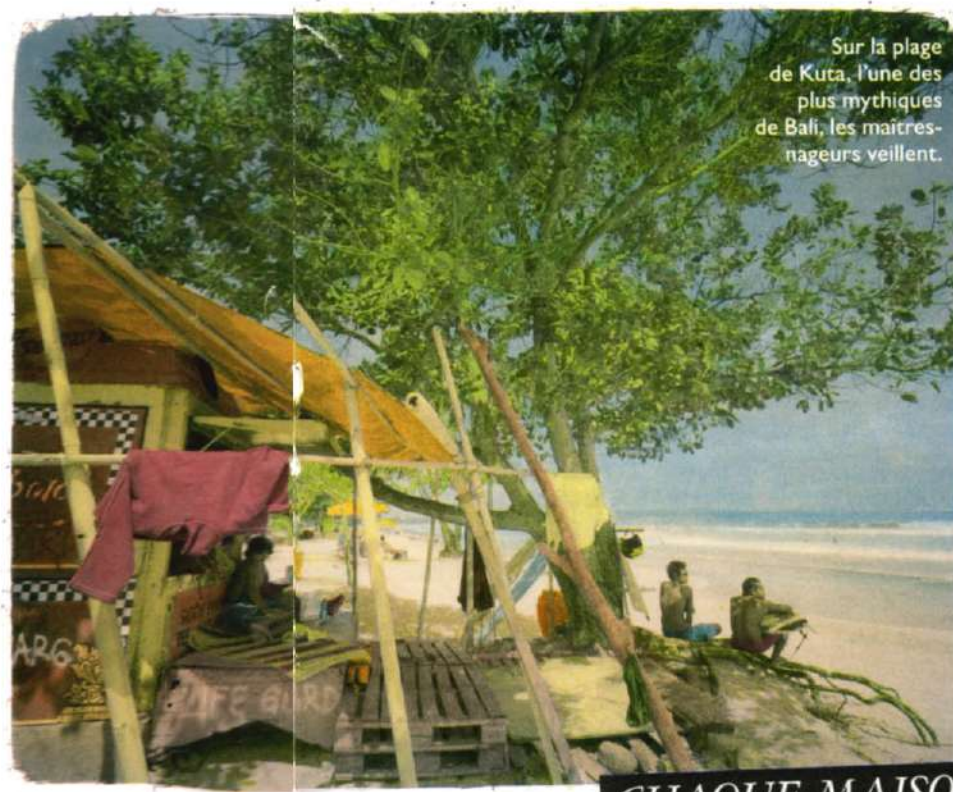
Alliant les mystères de l'Asie aux splendeurs du Pacifique, Bali fascine tout autant qu'elle inspire. De nombreux peintres et artistes européens, dont le photographe Henri Cartier-Bresson, en tombèrent amoureux. Avec ses paysages de matin du monde et sa nature luxuriante, cette île, plus petite que la Corse, semble bel et bien « bénie des dieux ». Foyer artistique et culturel de Bali, Ubud s'étire au beau milieu des vertes rizières. Située à une quarantaine de kilomètres de la capitale Denpasar et à vingt-cinq kilomètres des côtes, cette cité de huit mille âmes regorge de temples en bois et de maisonnettes dont le nombre d'habitants s'affiche sur les murs. Ubud est un merveilleux camp de base pour qui souhaite explorer sereinement l'île. Pour se loger, de nombreuses pensions de familles très confortables, appelés « losmen » ou « wisma » ont fleuri. Elles permettent de partager le quotidien des Balinaise, toujours fort accueillants. La journée démarre entre 6 et 9 heures du matin, un créneau idéal pour arpenter le grand marché des arts de Sukawati, admirer un lever de soleil devant le temple marin de Tanah Lot (à une vingtaine de kilomètres d'Ubud), grignoter dans un « warung » (restaurant familial bon marché) un « ayam goreng » (poulet frit aux épices), un « bakmi » (nouilles de blé dur sautées) ou des spécialités locales à base de porc grillé. Le quotidien est rythmé par les cérémonies, rites et processions mêlant danses, concerts de gamelan (percussions) et mêmes spectacles de marionnettes. Les étrangers y sont les bienvenus, à condition de respecter le protocole et de revêtir le fameux sarong, un carré de tissu que l'on noue à la taille, à louer devant les temples ou à s'offrir pour une somme modique sur les marchés. Cette tenue constitue un merveilleux sésame pour appréhender l'invisible de la culture balinaise qui rassemble beauté, magie et sacré. 95 % des Balinaise sont hindous et suivent d'anciennes traditions ▶

Jean-Marc Dugas et ses photos intimistes

Tous les ans depuis 1994, le photographe Jean-Marc Dugas s'installe à Ubud. Pendant deux mois et demi, ce passionné arpente les chemins de traverse équipé de son étrange appareil photo fabriqué par l'Wayan Patra, un ami sculpteur balinais. Au détour de sa route, il immortalise ses rencontres avec des clichés en noir et blanc qu'il fait ensuite colorer par des artistes locaux, créant ainsi un carnet de rencontres intimiste et onirique. Nous publions ici quelques-unes de ses magnifiques créations.



Pour «nyepi», le nouvel an balinais, on construit des «ogoh ogoh», statues de démons en papier mâché que l'on porte en procession, avant de les battre et de les brûler.



Sur la plage de Kuta, l'une des plus mythiques de Bali, les maitres-nageurs veillent.



Le récupérateur de ferraille sillonne à vélo les villages de montagne en proposant aux enfants jouets contre vieilleries métalliques.

**CHAQUE MAISON A SON TEMPLE,
CHAQUE CORPORATION AUSSI,
Y COMPRIS CELLE DES VOLEURS!**

► animistes, consacrant près de trois heures par jours aux offrandes et aux prières. D'où la multitude d'autels dans les rues, les rizières, au bord des routes, et l'omniprésence des temples. Chaque maison possède le sien, chaque corporation aussi, y compris celle des voleurs! L'exploration se poursuit sur les routes pittoresques de l'île, que l'on sillonne à vélo, en mobylette ou, plus folklorique, en « bemo », sorte de minibus à trois roues et une dizaine de places qui dessert les coins les plus excentrés de l'île. Sur les chemins bordés de palmiers, de papayers et de cacaotiers, on croise des poulets vagabonds, des autels garnis d'offrandes voués à apaiser les mauvais esprits et des échoppes faisant office de drugstore ou de fast-food, des Balinaises transportant sur leur tête des citrons et des noix de coco. Sous la tôle ondulée de ces cabanons typiques (unique type de commerce existant dans les campagnes), on savoure une portion de riz frit ou une soupe de poulet au gingembre. Trônant au-dessus des rizières en terrasses, à 3 142 m, le mont Batur et ses temples sacrés, dont le Pura Batur, le deuxième plus important de Bali. Son ascension rassemble pèlerins et amateurs de trekking. Sur 35 km, la route de Sidemen mène au mont Agung, volcan toujours en activité qui réserve de somptueuses vues sur le lac et les îles alentours. A ses pieds, on contemple Besakih, le site le plus sacré de l'île. Pas question de quitter Bali sans faire un tour sur les rivages, très prisés des amateurs de farniente, de plongée et de snorkeling. Et notamment à Tulamben, ancien village de pêcheurs célèbre pour son épave, celle du Liberty, navire échoué durant la Seconde Guerre mondiale.

Aujourd'hui à 30 m de fond, elle constitue un site idéal de plongée. Mais au coucher du soleil, c'est sur la plage de Jimbaran et ses paillotes réputées pour leurs fruits de mer et les poissons pêchés à la demande, que l'on se rassemble. Notre périple s'achève, dans la tradition balinaise, là où tout a commencé, à Ubud, dans les galeries d'arts et les musées aux collections somptueuses de peintures et de sculptures de l'île, dont les deux plus impressionnants sont le Puri Lukisan et le Neka, plus axé sur l'art moderne balinais et le travail d'artistes étrangers. Autour, les villages de Mas et Batubulan méritent aussi une visite, pour les fonderies, les ateliers de peintres, les sculpteurs sur bois, mais aussi les potiers, les vanniers et les créateurs de bijoux en argent. Les Balinaises ont toujours cru que les dieux vivaient dans leurs montagnes... Et si c'était vrai? •

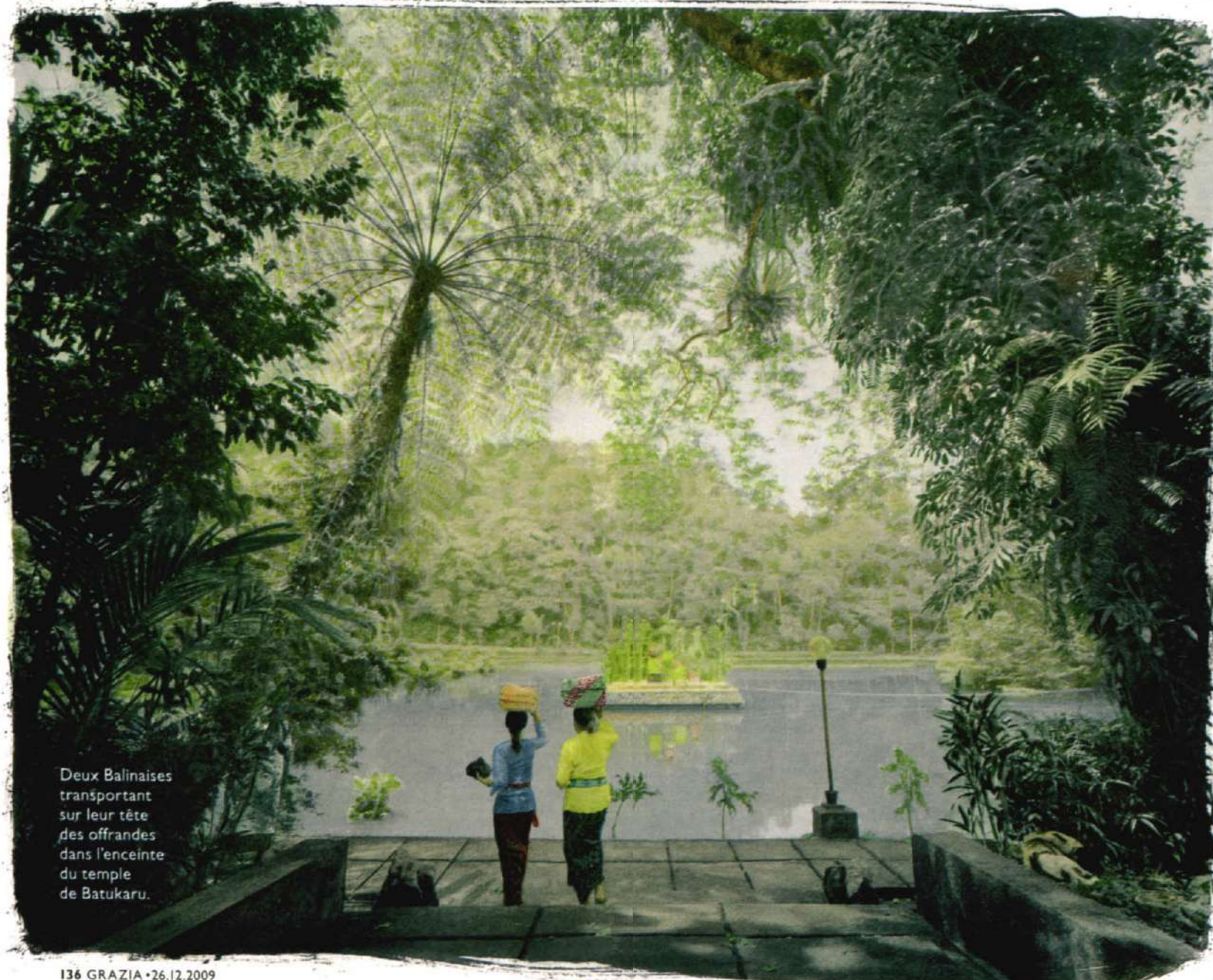
Carnet de route

Y aller Vols quotidiens au départ de Paris, Lyon, Marseille et Toulouse pour l'aéroport de Denpasar sur Singapore Airlines. Aller-retour via Singapour à partir de 785 €. Rens.: 0821 230380. www.singaporeair.com

A faire absolument Suivre une procession ou une cérémonie, pour les danses balinaises et les concerts de gamelan; s'attarder dans les ateliers d'artistes d'Ubud et de ses environs; visiter les musées Puri Lukisan et Neka; flâner sur le marché des arts de Sukawati; partir en excursion, vers

les volcans sacrés du mont Batur et du mont Agung, et le long des plus belles plages de l'île, Kuta beach Nusa Dua; méditer dans les temples d'Uluwatu, à l'extrême sud de Bali, et au Pura Tanah Lot.

En savoir plus Infos culturelles, bons plans d'expatriés et petites annonces dans *La Gazette de Bali*: www.lagazettedebali.info. Office du tourisme Indonésien en France: 49, rue Cortambert, 75016 Paris. Tél.: 01 45030760. www.tourismindonesia.com



Deux Balinaises transportant sur leur tête des offrandes dans l'enceinte du temple de Batukaru.

GEOREGARD

Les gens des cabanes

Ils ont choisi d'habiter ici, en marge. Quelque part en Lozère, Jean-Marc Dugas les a photographiés grâce à un appareil qui sort lui aussi de l'ordinaire : le sténopé.



Riquet et Maps. L'ancien maçon et la Parisienne ont monté leur gourbi dans une châtaigneraie abandonnée. Ils y goûtent un luxe précaire, sans eau courante ni électricité.



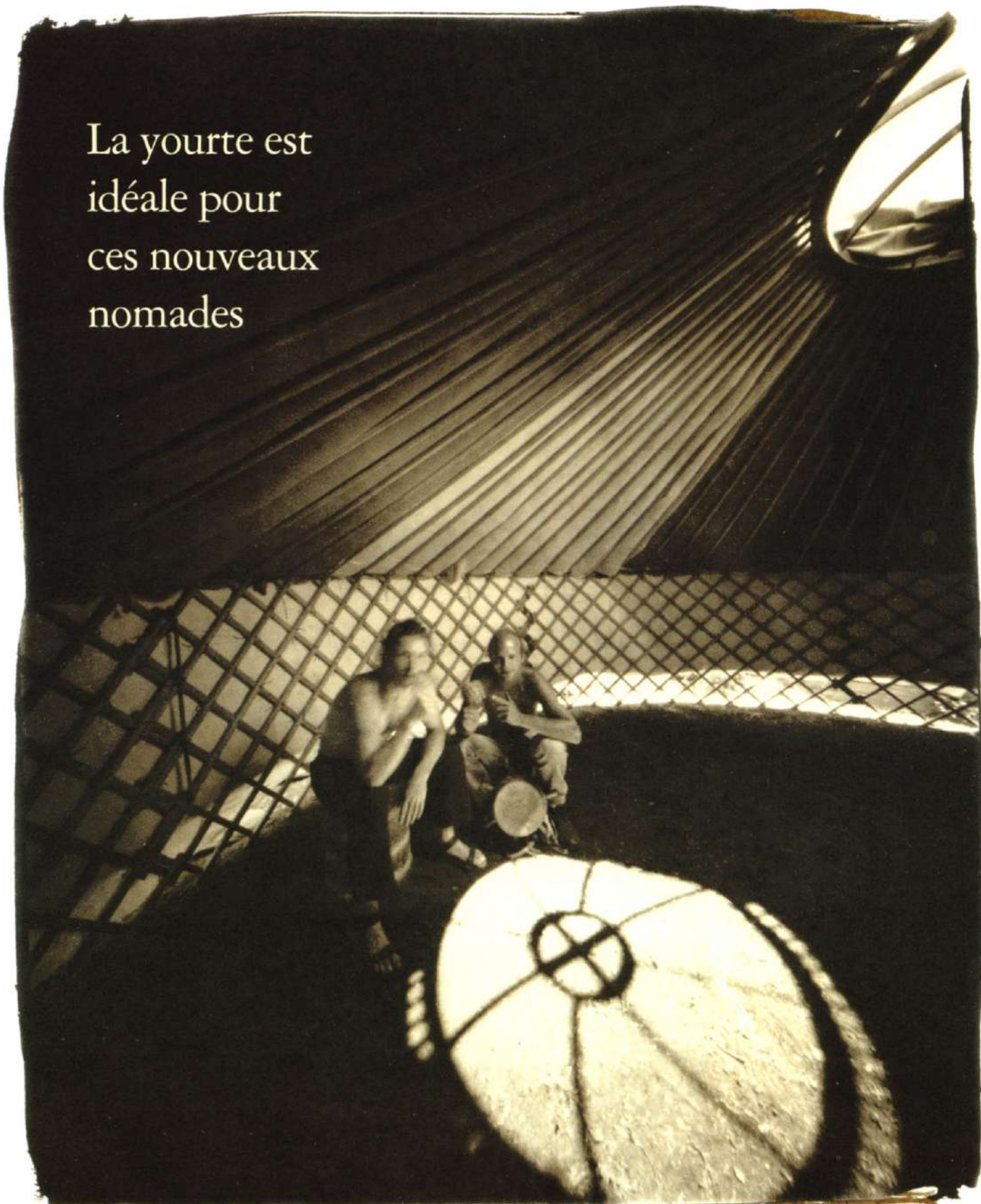
Vincent et Fanny. La Paillote était abandonnée, noyée dans une oasis de chênes verts. Ils l'ont rachetée et retapée pour trois fois rien.
Allan et Laetitia. Leur tipi est un hommage aux tribus nomades, comme celles qu'Allan a croisées au Maroc et en Algérie.





Stéphane et Pierre-Philippe. Ces artistes bourlingueurs ont préféré la yourte au tipi. Plus cosy, elle se monte et se démonte en un clin d'œil.

La yourte est
idéale pour
ces nouveaux
nomades

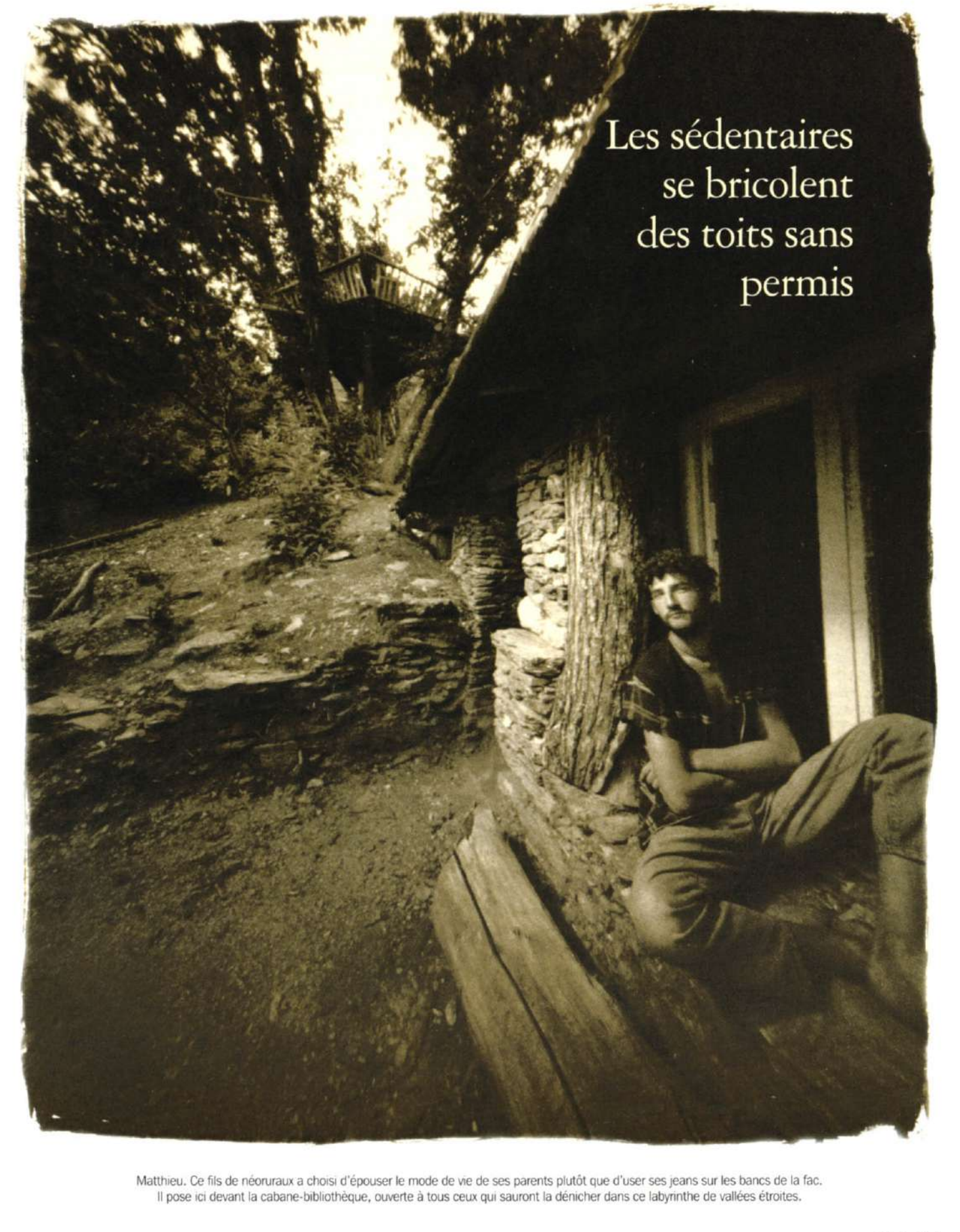


Membres d'une troupe de théâtre, ils ont monté un opéra légumier qu'ils triment de village en village, déguisés en carottes.



Carole. Elle vivait avec des rastas aux Antilles avant de débarquer en Lozère. Sa bicoque rose est la seule « cabane de fille » du coin. Bonnal. Pour les autres, il est le patriarche. Ancien instit' fêru de sculpture à la tronçonneuse, c'est lui qui a lancé la mode des cabanes.





Les sédentaires
se bricolent
des toits sans
permis

Matthieu. Ce fils de néoruraux a choisi d'épouser le mode de vie de ses parents plutôt que d'user ses jeans sur les bancs de la fac. Il pose ici devant la cabane-bibliothèque, ouverte à tous ceux qui sauront la dénicher dans ce labyrinthe de vallées étroites.

Deux générations, un choix : vivre autrement

On les nomme «néo», pour «néoruraux». Les premiers sont arrivés dans les années soixante-dix, fuyant la ville, portés par la déferlante hippie. Aujourd'hui, ils voient débarquer la nouvelle vague : artistes ou exclus qui réinventent leur existence.

Le sténopé : leçon de photo

Les Américains l'appellent «pinhole box», boîte au trou d'aiguille, les Français «boîte à cigares». Souvent bricolé, le sténopé ne possède pas de lentille. Seul un trou minuscule, au diamètre très précis (0,256 millimètre), fait office de système optique. Le boîtier peut être fait avec n'importe quoi, tant qu'il reste étanche à la lumière : boîte de conserve, caisse en bois. Un film placé sur la paroi opposée au trou sert de négatif. Jean-Marc Dugas est tombé amoureux de ce procédé, qui offre une profondeur de champ infinie et confère aux images une tonalité en clair-obscur. Il réalise ses tirages au platine palladium, une technique américaine du début du siècle. Pour le photographe comme pour son sujet, le sténopé requiert des trésors de patience : quatre à dix-sept minutes d'exposition... sans bouger.



Ce soir, j'ai rendez-vous chez Bonnal. Bouffée d'appréhension. Je me souviens que, sur la photo prise au sténopé, la fixité de son visage de cire m'avait presque glacé. Bonnal, 70 ans, gueule de sphinx. Dans le pays, on le respecte. On le craint aussi. Ses coups de tonnerre ne s'oublent pas. Depuis deux jours, à mots baissés, les gens des cabanes m'ont tous parlé de lui. De son arrivée de Paris, comme instituteur, au début des années soixante, bien avant les premiers «néo». De ses sculptures en châtaignier, invraisemblables formes dégrossies et façonnées à la tronçonneuse. De ses cabanes, surtout. Trente ans après, la plupart sont encore debout. Cinq, six, sept, on ne sait plus très bien, perdues dans l'immensité de la forêt, au bout de quelque sentier connu par les seuls locaux. Bonnal, le précurseur.

En 1973, les responsables du parc national des Cévennes ont voulu démolir la cabane de la montagne du Bougès, perchée à 1 200 mètres. En vain. Le maire de la commune voisine, soutenu par ses habitants, a élevé la voix. Pas question d'y toucher. Depuis la mort de sa femme, Bonnal vit retiré dans une ancienne école, à flanc de montagne, d'où il domine la vallée. «Viens vers 17 heures, on regardera le soleil se coucher», m'a-t-il dit au téléphone. Mais lorsque je frappe à sa porte, les crêtes ont déjà sombré dans la nuit. Accueil jovial. «Des lieux de vie, ouverts, se souvient-il. On y montait des bonbonnes de vin, on allumait des feux, on mangeait le mouton. C'était fulgurant.» Devant l'âtre, les images du passé renaissent. Lentement. Au rythme de la vallée. Bizarrement, il se raidit : «Tu vas pas écrire tout ça ! On n'était pas des scouts, hein. C'était un monde d'hommes. Dur.» Silence. «On est venu ici pour être libre. C'était un pays de marginalité riche.»

Marginalité riche. La formule me frappe. Pense-t-il à Riquet en disant cela ? Lui aussi m'a parlé de ces trésors de connaissance tapis dans les replis schisteux de la montagne cévenole, de ces bergers, érudits inconnus qui ont passé leur vie là-haut, le nez dans leurs livres. Sacré personnage, ce Riquet. Agité comme une pile, les yeux exorbités, une tronche à la Nino Ferrer. Il n'a pas le certificat d'études, il écrit difficilement. Mais de toutes ses lectures, il s'est construit une ahurissante mémoire. Et quand il se met à parler du christianisme, des Francs ou des ca-

misards, ces protestants lozériens qui ont tenu tête aux troupes de Louis XIV, rien ne l'arrête. Je l'ai rencontré le jour de mon arrivée. Il vit avec Maps, sa femme, dans une cabane toute simple, au toit isolé par une dérisoire bâche en plastique. Lui, l'enfant du pays, l'ancien maçon qu'une hernie discale a mis au repos forcé. Elle, la Parisienne, qui a quitté la ville, il y a presque vingt ans, pour rejoindre son frère, un néo déjà sur place. Ici, ils se débrouillent. Entre le RMI qu'ils touchent depuis qu'une assistante sociale est venue à leur rencontre, le jardin bio en contrebas, le four de pierre et la coupe du bois. Autarcie forestière, retour à la nature. Maps : «Ici, tu es obligé de régler tes problèmes. L'environnement est trop fort. Magique et angoissant à la fois.» Maps n'a pas cherché à s'en cacher : elle a trouvé dans l'ésotérisme des réponses à ses questions. Tout à trac, elle m'a entretenu d'astrologie, de chamanisme, de forces tel-

luriques et de réincarnation. «Ces menhirs couchés dans la forêt, j'avais l'impression de les avoir taillés moi-même.» Cévennes, terre mystique.

Bruno, montagne de muscles, visage émacié, reclus dans un creux de la vallée, loin des «courants d'air de la parole». Un jour, il a trouvé dans une cabane un bouquin jauni abandonné par un moine. Une lecture qui l'a mené à des conclusions élémentaires : «Ascèse et amour de la nature.» Intérieurement, je me dis que ce pays hérissé et âpre, ce labyrinthe aux ramifications sans fin, se prête décidément à ce genre d'histoires.

Dimanche. Petit déjeuner à La Paillote. Café au lait, marrons confits. «C'est pas un trip seventies. Juste une his-

toire d'amour avec le lieu.» Sourire lutin. Vincent, 30 ans, en paraît 20. Au mur, une affiche du «Petit Prince». Vincent, qui a tiré un trait sur son bac C et son école d'ingénieur, est arrivé dans les Cévennes un soir de novembre 1992. Un temps objecteur de conscience, aujourd'hui emploi jeune, cheville ouvrière d'une association de cinéma itinérant. Et, depuis quatre ans, conseiller municipal. Pour une bouchée de pain, il a racheté une cabane en ruine dont il a fait un foyer accueillant. «Les néo qui débarquent aujourd'hui des villes viennent parfois pour zoner. Alors, les Cévenols te mettent à l'épreuve. Faut les comprendre, c'est un pays de travailleurs.» ■

Eric Le Bourhis



Bohémienne et Lulu. Ce couple de clowns a inventé la cabane itinérante. Sous la toile de la roulotte, ils font pièce commune avec leurs quatre enfants.



AVANT

GEOREGARD

Avant la tempête du 27 décembre 1999 qui a rayé du paysage en quelques heures près de six cents pontons de pêche au carrelet, Jean-Marc Dugas avait photographié en couleurs ces emblèmes du littoral charentais. Il est retourné fixer en noir et blanc ce qu'il en reste.

LES CARRELETS EN BERNE

TEXTE D'ALINE MAUME, PHOTOS DE JEAN-MARC DUGAS



APRES

Ce grand carrelet a été englouti. Autrefois, le filet relevait soles, mulets et crevettes.



AVANT

Les haubans d'acier qui les arrimaient au sol n'ont pas suffi à sauver les pontons de l'île Madame.



APRES



AVANT

Les fragiles passerelles de la baie d'Yves se sont disloquées, ne laissant que le vide entre la falaise et la mer.



APRES



AVANT

A Châtelailon-Plage, tels des dominos, ces deux appontements se sont écroulés l'un sur l'autre.



APRES



Le niveau de la mer a gonflé de 2 mètres. A Fouras, **la houle a soulevé** les pontons avant de les avaler.



Il faudra des années pour rebâtir ces îlots de bonheur

Ce ponton, il le tient d'un homme qui le tenait de son père qui le tenait de son père. L'aïeul avait bâti son cabanon de pêche sur pilotis dans la baie d'Yves, entre Châtaillaillon-Plage et Rochefort, à la fin du XIX^e siècle. Au départ, rien ne prédisposait Michel Merle, ancien prof de maths natif de Moissac, dans le Tarn-et-Garonne, à devenir l'amoureux propriétaire d'un des plus anciens appontements du littoral charentais... D'abord, jusqu'à l'âge de 22 ans, Michel Merle n'avait jamais vu la mer. Ensuite, il largua Moissac pour prêcher les règles de la trigonométrie au Maroc, dans le bled, entre Casa et le Moyen Atlas. Puis, il y a quarante ans maintenant, il finit par s'amarrer au port de La Rochelle et, quelques parties de pêche dominicales plus tard, par s'offrir le précieux ponton. Y 2 – son numéro d'inscription au cadastre – a les poteaux bien ancrés dans la vase de la baie d'Yves. Un siècle qu'il tient bon. L'installation est pourtant sommaire : une échelle raide comme la justice et une passerelle suspendue au-dessus des flots. Au bout, une plate-forme supporte le cabanon, modeste réduit au toit de tôle ondulée. A l'intérieur, juste assez de place pour un homme pas trop baraqué, dans le fatras de cordes, de câbles, de lattes de bois de toutes tailles. Une chaise de jardin rouillée et deux ou trois torchons... le décorateur a privilégié l'indispensable. Sa touche personnelle ? Deux filets (carrelets) : un pour monsieur et un pour madame, plus léger et plus maniable. Pour les manœuvrer, Merle a bidouillé des treuils avec des poignées de VTT. «Le ponton, c'est une vraie passion, dit-il. Ma belle-mère y venait tout le temps, jusqu'à ses 100 ans. Ce n'est pas tant pour le poisson... on ne met pas d'appât et il suffit de relever le carrelet. Moi, j'y vais toutes les trois minutes, mais il y a des flemmards qui ne se bougent qu'une fois tous les quarts d'heure !»

Mille fois retapé, revu, corrigé, Y 2 a survécu à la tempête du 27 décembre 1999, qui a balayé neuf pontons sur dix. Autour de lui se sont amassés les débris d'appontements voisins amputés par les vagues assassines. En 1996, un inventaire recensait six cents «pontons de pêche au carrelet» en état sur le domaine maritime du département. Une soixantaine seulement ont tenu le coup. Le 27 décembre 1999, Port-des-Barques, dans l'embouchure de la Charente, fut l'épicentre du désastre. Jean-Louis Martin, maire de la commune et propriétaire lui aussi d'un ponton miraculeusement rescapé, se souvient du cauchemar : «Cette nuit-là, des bourrasques de 220 kilomètres à l'heure ont tout dévasté. Les arbres ont été décapités, les pancartes pliées, les toits arrachés. Mais c'est la mer qui a pulvérisé les carrelets.» A chaque vague, la houle enragée soulevait l'appontement, déchiquetait une à une les lattes de la passerelle. Elle percutait les poteaux, avalait les filets. Un seul poteau cassait et tout foutait le camp : un ponton emportant l'autre, comme des dominos.

Les carrelets d'Angoulins, de la baie d'Yves, de l'anse de Fouras et de l'île Madame ont subi le même sort, avec plus ou moins de violence. Aujourd'hui, pêcheurs et élus locaux se démenent pour les ressusciter. Une entreprise d'insertion, MER-ECO, s'est mise à fabriquer des plates-formes et des



Un patrimoine familial qui risque de disparaître...

passerelles. Selon Jean-Louis Martin, qui préside également l'Association des carrelets charentais, 20 % des appontements ont été remis en état. Mais, malgré les subventions, de nombreux propriétaires ont laissé tomber : les entreprises spécialisées présentent des devis exorbitants et, surtout, les poteaux font cruellement défaut. Ceux qui refusent de se laisser abattre retroussent leurs manches et, petit à petit, le monde des carrelets sort de la nasse. On se remémore les pêches miraculeuses, comme les 120 kilos de mullets remontés par untel : «Ça a un goût de vase, le mullet, mais quand même !» Autre (bon) signe : on se remet à râler. Après l'architecte des Bâtiments de France, «super à cheval sur les réglementations», mais aussi, paradoxalement, après ce voisin qui ne les respecte pas et a retapé sa passerelle avec des rails de chemin de fer.

Les anciens s'accrochent à la tradition des bons vieux pontons et grognent après ceux qui veulent en faire des «joujoux pour riches». Richard Texier, lui, a cassé le sien... L'artiste peintre-sculpteur-graveur pleure son ponton d'Aytré, au sud de La Rochelle. Un bijou équipé d'une passerelle de 100 mètres de long et d'une plate-forme de 50 mètres carrés, un filet de 100 mètres carrés. La mer a avalé ce ponton-Titanic. «Pour moi, c'est un naufrage. C'est là que je rêvais mes œuvres, biberonné par l'Atlantique...» ■